

## Revoir les revues (colloque)

Number 53, Spring 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38995ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

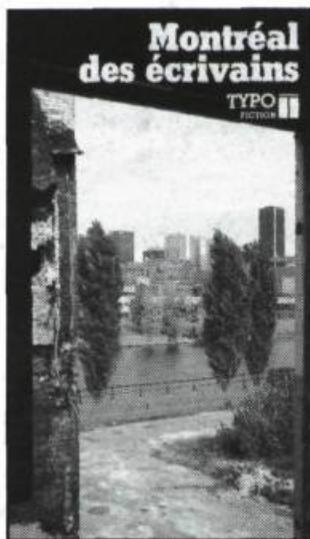
1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1989). Review of [Revoir les revues (colloque)]. *Lettres québécoises*, (53), 69–70.

manciers, des linguistes et des historiens, des «fictions» (c'est le sous-titre du recueil) sur Montréal. Certains exultent, exaltent même les sombres beautés de la ville de leur enfance, d'autres chantent sa modernité, sa bigarrure, soulignent son éclatement et l'angoisse qui les habite : «[P]reuve m'était donnée que, loin d'être une île comme les autres, Montréal était un continent de peuples exilés parmi lesquels j'errais en doutant de moi et de mes origines au point de ne plus savoir vers quoi tendait mon destin» (André Major). Pour Pierre Danse-reau, «Montréal est une ville androgyne» mais Nicole Brossard parle des «urbaines radicales [qui] tissent au fil de leurs voix, de leurs gestes et de leurs textes, un savoir-vivre qui aménage Montréal au cœur de [s]on identité». Les écrivains d'origine française ne peuvent résister, quant à eux, à la tentation de relater des souvenirs remontant à l'époque de leurs premières années passées dans la ville où ils ont vécu «une



deuxième naissance» (Guy Boulizon), tandis qu'un linguiste comme Robert-Guy Girardin illustre, avec une ironie que n'aurait pas reniée Jacques Ferron, les ravages de la diglossie et de l'unilinguisme anglais, sous-entendant (d'ail-

leurs clairement) que Montréal est habitée par des gens qui ne sont jamais parvenus à naître à la principale réalité linguistique de leur propre (?) ville. De nombreux textes font ainsi état à la fois de l'exubérance des quartiers de Montréal et des déchirements que la cohabitation multiculturelle (et bilingue surtout) suscite. Mais comme l'une est un peu redevable à l'autre, il se dégage du volume une étrange impression d'harmonie. L'UNEQ a donc eu raison finalement de lancer ce volume — que les responsables espèrent établir en tant que collection — où se côtoient quarante-trois points de vue qui servent de révélateurs de la perception actuelle des choses au Québec. □

Michel Lord

## REVOIR LES REVUES

(colloque)

REVUE : du verbe revoir a rappelé l'un des intervenants, Jean-Marcel Paquette. Que l'on me permette de passer en revue ce colloque consacré aux «Revue culturelles et littéraires du Québec». Conjointement organisé par l'Académie canadienne-française, la Société des écrivains canadiens, l'Association des écrivains acadiens, le Pen club et l'Union des écrivains québécois, ce colloque avait lieu à Montréal les 4 et 5 novembre 1988. Il réunissait près d'une centaine de personnes. Un hommage mérité à trois de nos pionniers en a ponctué brillamment l'ouverture : Paul Beaulieu, Andrée Maillet et Guy Sylvestre. Enfin, notons l'exposition de revues, anciennes et actuelles. Telles *La Relève* ou la *NBJ*, elles coïncident avec une génération d'intellectuels ou de littéraires qui, par et grâce à elles, trouvaient et trouvent encore leur voix.

C'est cependant la conférence inaugurale de Yvan Lamonde qui a donné l'élan souhaité : «Les Revues dans la trajectoire intellectuelle du Québec». Monsieur Lamonde a brossé là un tableau historique qui, dans le contexte

des naissances et des morts des revues culturelles, a donné tout son sens à l'expression «ruptures et continuité». De bonnes questions appelaient de vraies réponses. La libre circulation des idées passe-t-elle par les revues littéraires et culturelles? Parler de revues n'est-ce pas d'une certaine manière parler de chapelles? Comment ces cénacles se forment-ils? Comment se défont-ils? À la faveur de quelle idéologie? Comment les revues s'ouvrent-elles sur leur époque?

Les vraies réponses, faut-il le noter, ne sont pas venues des débats que devaient permettre les trois tables rondes. Certains intervenants, profitant de la tribune qui leur était offerte, ont présenté leur revue comme un «faire-valoir» culturel et littéraire, exemplaire il va sans dire. Pensons à *Nuit Blanche*, à *Vice versa* et, à sa façon, à *Liberté*. Exemple vous dis-je.

Un premier thème donc : existence et pouvoir de renouvellement des revues. Le constat s'impose : plusieurs revues visent une même cible de lecteurs/lectrices. Volontairement ou pas. Se régé-

nérant autour d'une action de groupe, les revues, même si elles «ne relèvent pas d'un besoin économique» (Lise Gauvin), ont les mêmes problèmes : insuffisance des subventions, difficultés techniques, gestion fragile, recherche ardue de collaborateurs et de collaboratrices, etc. Bref, les revues ne veulent pas entrer dans des définitions mais elles se cherchent chacune un créneau à des fins spécifiques de subventions. Problème évident d'encadrement financier. Or, artisanales ou pas, certaines revues mènent logiquement à l'édition d'où la question suivante : la revue est-elle le moyen idéal de constituer un public pour une maison d'édition? La vraie question : les revues doivent-elles se transformer en entreprise?

Il y a certes une volonté de ne pas faire, avec les revues, des livres. Les revues comme lieu de création (2<sup>e</sup> table ronde) ont pour mandat, affirme Normand de Bellefeuille, de créer des textes et de créer des auteurs. Toute revue doit être un lieu de l'inédit. Lieu d'objet fini ou lieu d'objet d'avenir? Il importe plutôt que la revue «rende disponible un état

# «ENTRE LE VIDE ET L'EXISTENCE»

d'écriture» (de Bellefeuille). Les questions relatives à une continuité ou à une rupture posent, en fait, la question de la relève pour qui l'hégémonie de la littérature est à Montréal. Les générations avaient une voix propre, celles d'aujourd'hui ont-elles des lieux d'expression qui leur servent de porte-voix?

Que penser des revues en région (*Urgences, Passage, Le Sabord*, etc.) sinon qu'elles remplissent bien leur mandat : encourager et permettre une plus grande visibilité de l'écriture «périphérique». Des bancs d'essai? Pourquoi n'y aurait-il pas d'autres objectifs?

Toute revue, inévitablement, est incluse dans une pratique sociale. Toute revue est un LIEU. Aucune n'est neutre. C'est le propos de la 3<sup>e</sup> table ronde : orientations esthétiques, idéologiques et politiques. Une revue «pure» est impossible. L'idée qu'une revue puisse donner forme à un engagement relève d'une exigence qui est celle de rester collée à son époque. C'est ainsi que des revues comme *Dérives* et *Vice versa* marquent l'état des rapports entre les cultures allophones et la culture québécoise. L'espace idéologique occupe l'espace imaginaire de son temps. Aujourd'hui, les textes ne tracent plus des trajectoires collectives mais des pistes individuelles. Pour être vivante, commente Jean Royer, la revue doit être un lieu de création en relation directe avec un lieu de critique. Ce que dit autrement Jean Jonassaint : «Les revues : une liberté de (du) dire».

Lieu des incertitudes par excellence, les revues de création doivent consentir au risque. Rien de moins! Car la revue, ce qu'elle est le moins, c'est un produit de consommation. Lieu de synthèse créatrice, elle surgit de la nécessité et de la différence. Certes, il y a un art de la mise rappelle Normand de Bellefeuille qui consiste d'abord, à propos des revues, à ne pas écrire «fessier» comme d'autres, aux cartes, ne jouent pas «fessier». Bref, «revoir» ses cartes pour mieux placer ses atouts... M'enfin! □

Bruno Roy

**Les Pavages du désert** de Jocelyne Felx, Saint-Lambert, Éditions du Noroît, 1988, 93 p., 12,00\$.

Lauréate du prix Émile-Nelligan en 1982 pour son recueil *Orpailleuse*, Jocelyne Felx signe un recueil d'une très belle facture avec *Les Pavages du désert*. Divisé en deux parties respectivement intitulées «Papier d'impression. À propos d'une ville» et «Les Vents de l'intérieur», le volume confirme le talent de l'auteure.

Longue suite poétique, la première partie est une sorte d'exorcisme dans laquelle une narratrice s'emploie à surmonter l'échec d'une relation amoureuse. Le personnage étrange de «ROSE», de même que sa «redoutable sonate» exécutée au piano, gouvernent le texte. Au fil des vers, un glissement s'opère toutefois dans la thématique et le registre personnel cède le pas à une dimension collective alors que la musique s'efface au profit de l'écriture. Dans une petite ville papetière qui «doit son nom / à un rocher reproduisant / le visage / d'une vieille femme», la narratrice tente alors de prendre possession de sa langue pour fonder un pays :

*Où rêver sa langue quand tant  
d'arbres tombent  
en nos mots,  
allant dessiner  
autant que le fleuve  
le pays natal? (p. 29).*

D'une construction rigoureuse, cette première partie emprunte le ton du journal intime, à mi-chemin entre la confiance et la réflexion.

Dans la seconde partie, la narratrice abandonne ce registre et cherche à «dire le monde à partir d'un bizarre / lambeau de vision que l'on arrondit / sur une bouche» (p. 53). Le discours s'organise autour de Léonard l'Italien, de Mona, de Pascal et des Borgia, sans qu'il y ait de va-et-vient entre le passé et l'instant de l'énonciation. Tout se passe comme si la trame temporelle avait été abolie. La première personne, déjà rare auparavant, disparaît presque entièrement au profit de la troisième, ce qui objective le discours. Mais ce retrait de la narratrice a aussi pour conséquence de biffer toute émotion. Nul cri, nulle révolte ne transparaissent. Les «mots vivent à notre place [...] nous éloignent d'eux» (p. 52). Ainsi, la dénonciation de l'ordre du monde se fait de façon implacable et résignée :

*et ce n'est que ça et là  
qu'effleurent les granites de l'inévitable  
le roc à nu des pavages du désert  
le pays de la terreur muette (p. 39).*

Le leitmotiv : «il n'y a pas un grain d'espoir» confirme l'absolu de la désespérance et le bonheur n'a plus qu'une existence hypothétique :

*et la tragédie serait pour rire  
penchée à la fenêtre  
et nous revivriions quand le ciel  
était bleu et grand l'espoir (p. 86).*

En fait, la seule issue possible s'ouvre sur le néant.

Felx s'exprime dans une langue sobre et efficace où la poésie tient autant à l'expression qu'à la forme. Le retour des motifs exploités rythme le discours et le regroupement des poèmes sous quelques titres-clés accentue la cohérence du recueil. Texte dense, difficile même, dont la tendance à l'abstraction rebute parfois, *Les Pavages du désert* séduira le lecteur sitôt apprivoisé. □

Hélène Marcotte

